**La santé de la volonté**

**Source :** William James, 1909.

Nos *divers états de conscience ont tous un coefficient normal d'efficacité impulsive, qui ne s'altère qu'à des heures exceptionnelles,* ou *chez des individus exceptionnels ; la persistance de ces coefficients normaux caractérise ce que l'on pourrait appeler la santé d'une volonté normale.* Les états de conscience qui ont le plus haut coefficient normal sont : ou bien les représentations des objets de nos instincts, de nos passions, de nos émotions, c'est-à-dire d'objets qui provoquent en nous des reflétions spontanées ; ou bien les sensations de plaisir ou de douleur ; ou bien les idées auxquelles, pour une raison ou une autre, nous avons pris l'habitude d'obéir, si bien qu'elles provoquent toujours, et comme par un droit acquis, une réaction immédiate ; ou enfin les représentations d'objets présents, ou [580] rapprochés dans le temps et l'espace. Au contraire de ces diverses représentations privilégiées, les considérations venues de loin, les abstractions raffinées, les raisons inhabituelles, les motifs étrangers aux instincts historiques de la race, les représentations d'objets absents ou éloignés, n'ont qu'un coefficient faible ou nul. Si donc ces impuissants arrivent jamais à prévaloir, ce ne sera qu'au prix d'un effort. Et ceci nous donne un critérium pour discerner l'effort normal et sain de l'effort anormal et pathologique : *l'effort normal se rencontre partout où des motifs non instinctifs requièrent un supplément de force additionnelle pour réussir à déterminer la décision.*

La santé de la volonté comporte de plus une certaine complication dans le processus qui précède le *fiat* ou l'action. En même temps qu'elle éveille sa propre impulsion, chaque représentation excitatrice doit également éveiller ses associées et leurs impulsions ; et l'action doit être la résultante, ni trop prompte, ni trop lente, de toutes les forces ainsi engagées. Même dans les cas de décision très rapide, une sorte de revue préliminaire de ces forces et une perception anticipatrice du meilleur parti à prendre doive normalement intervenir avant le *fiat.* Et pour que la volonté soit saine, il faut d'une part *que cette perception soit juste,* (c'est-à-dire fondée sur des motifs conservant, autant que possible, leurs coefficients respectifs d'efficacité normale,) et, d'autre part, que *l'action se laisse docilement guider par elle.*

**Les maladies de la volonté** peuvent donc provenir de causes multiples. II se peut que l'action suive trop vite l'excitation de l'idée, et ne laisse pas le temps aux

idées associées d'apparaître et de jouer leur rôle normal de freins : on a alors une *volonté précipitée.* Ou bien les idées associées peuvent intervenir, mais le rapport normal des forces impulsives et des forces [581] inhibitrices est faussé : et l'on a affaire à une *colonie pervertie.* Cette perversion, à son tour, peut provenir de nombreuses sources diverses : trop ou trop peu d'intensité d'un côté, trop ou trop peu d'inertie d'un autre côté, trop ou trop peu d'inhibition ailleurs. *Si* nous *rassemblons et comparons les symptômes extérieurs d'une volonté pervertie, ils se rangent aussitôt en deux groupes* comprenant : le premier, les cas où l'action normale est impossible, autrement dit, les cas d' « *obstruction » de la volonté ;* le second, les cas où l'action anormale est irrépressible, autrement dit, les cas d' « *explosion » de la volonté.*

Cependant, ne l'oublions pas, l'action résultant toujours du *rapport* entre les forces d'obstruction et les forces d'explosion engagées, l'examen des symptômes extérieurs ne saurait jamais suffire à nous révéler à lui seul la vraie cause intérieure d'une perversion donnée de la volonté, ni nous permettre d'attribuer cette perversion plutôt à l'accroissement d'une impulsion qu'à l'affaiblissement de l'impulsion antagoniste. L'explosion d'un désir peut tout aussi bien s'expliquer par la rupture de ses freins ordinaires que par l'augmentation de son coefficient de pression : de même, sa réalisation peut être aussi sûrement entravée par une diminution de ce coefficient que par une obstruction venant d'obstacles inattendus. Comme le dit le docteur Clouston, « il y a des cochers si faibles qu'ils ne conduiraient pas l'attelage le plus docile ; et il y a des attelages si rétifs que le cocher le plus habile n'en saurait avoir raison [1] ».

**Volonté « explosive ». 1) Par insuffisance d'inhibition**. — Tout le monde doit connaître quelque exemple de ce caractère, assez fréquent pour constituer un type, [582] où les impulsions déclenchent si vite l'action que les inhibitions n'ont pas le temps de se produire. Il se rencontre surtout chez ces tempéraments mousquetaires et « vif-argent », tout débordants de vie, vrais moulins à paroles, qui sont si fréquents chez les Slaves et chez les Celtes, et si opposés au tempérament flegmatique et réfléchi des Anglais. Ces gens nous font l'effet de singes ; et nous leur faisons l'effet de mollusques. Il est impossible de dire qui d'eux ou de nous fait preuve d'une plus grande énergie. Prenez un Italien « explosif » et un Yankee « rentré » ; donnez-leur un même capital de vie, d'intelligence et de sensibilité juste. Le Yankee pourra tenir sous clefs ce capital, jusqu'à vous faire douter qu'il le possède ;

tandis que l'Italien le dépensera à se tailler le rôle d'un fier-à-bras irrésistible. C'est lui qui sera le roi de la société ; il chantera les chansons, fera les discours, organisera les parties, les jeux et les charades, embrassera les jeunes filles, se battra avec les hommes, relèvera au besoin les courages abattus, relancera les entreprises désespérées, donnera à croire, en un mot, qu'il a plus de vie dans son

---

1 Cf. CLOUSTON, *Clinical Lectures on Mental Diseases (*London, 1883), pp. 310-318.

petit doigt qu'un homme correct et judicieux dans tout son corps. Cependant l'homme correct et judicieux a peut-être de quoi mener tout ce train, et même un plus enragé : mais un frein intérieur lui comprime ses forces. C'est l'absence de scrupules, de réflexion et de souci des conséquences, et la simplification extraordinaire de chaque instant de sa vie mentale qui permette à l'explosif une telle montre d'énergie et d'aisance ; ce n'est pas nécessairement une surabondance de passions, d'impulsions et de pensées. À mesure qu'elle évolue, la conscience humaine se complique, et ses impulsions voient croître le nombre de leurs inhibitions réductrices. Quelle liberté de langage ne perdons-nous pas, nous autres Anglais, à [583] nous sentir toujours obligés de dire la vérité ! Cette prédominance des inhibitions a son mauvais comme son bon côté : quand un homme a des impulsions, à tout prendre, aussi justes que promptes, assez d'intelligence pour les mener à bonne fin. assez de courage pour accepter leurs conséquences, il n'y a qu'à le féliciter de posséder un tempérament constamment sous pression et « chargé », et d'ignorer l'« anémie et les pâles couleurs de la pensée ». Ce type impulsif à l'esprit simple et prompt a peuplé l'histoire de généraux et de révolutionnaires heureux. Un homme pondéré trouve les questions autrement compliquées et difficiles : il y découvre à chaque instant des obstacles qui l'arrêtent. Sans doute il a sur l'impulsif l'avantage de résoudre des problèmes plus vastes, et d'éviter plus d'erreurs ; mais quand celui-ci ne commet pas trop de bévues, ou se trouve toujours capable de réparer celles qu'il a faites, il réalise l'un des types d'hommes les plus attachants et les plus indispensables.

Les forces d'inhibition peuvent se trouver trop faibles pour contenir l'explosion des tendances impulsives : c'est ce qui arrive dans l'enfance, dans certains états d'épuisement, ou encore dans certains cas pathologiques. On se trouve alors en présence de tempéraments accidentellement explosifs, qui, dans d'autres circonstances, se rapprocheraient plutôt du type « concentré ». De même, les hystériques, les épileptiques, les criminels appartenant à cette catégorie de nerveux que les Français appellent des « dégénérés », ont une constitution mentale si faible que leurs impulsions se déchargent avant que les inhibitions antagonistes aient pu se produire. Même des individus à volonté naturellement saine peuvent, par suite de mauvaises habitudes, se montrer aussi « détraqués », surtout en ce qui concerne le mécanisme de certaines impulsions. Demandez à des ivrognes pourquoi ils succombent [584] si souvent à la tentation, et la moitié vous répondront qu'ils n'en savent rien : ils sont entraînés par une sorte de vertige. Leurs centres nerveux sont munis d'écluses qui s'ouvrent pathologiquement à chaque idée de verre ou de bouteille qui passe. Ce n'est point qu'ils aient soif, ni que la boisson leur semble particulièrement délicieuse : ils peuvent même lui trouver un goût répugnant : et fatalement ils prévoient le remords qui les ravagera demain. Mais ils n'ont pas plutôt vu ou imaginé la fatale liqueur que déjà ils se préparent à la boire, sans pouvoir arrêter le geste : c'est là tout ce qu'ils pourront vous dire. De même, un homme peut passer sa vie à faire l'amour, ou à s'abandonner aux plaisirs sexuels, sans que l'y

pousse l'impétuosité d'une passion ou d'un désir ; l'occasion la plus banale, lui suggérant à la fois la tentation et les moyens d'y céder, suffit à le faire tomber. De tels caractères sont trop peu consistants pour être mauvais dans le sens profond du mot. Les canalisations nerveuses de leurs impulsions naturelles (ou anti-naturelles sont si largement ouvertes qu'elles sont envahies et inondées à la moindre hausse du niveau de l'innervation. C'est l'état que la pathologie désigne sous le nom de « faiblesse irritable ». La période d'excitation naissante ou latente est alors si abrégée que les tissus nerveux n'ont pas le temps d'arriver à un bien haut coefficient de tension interne ; aussi, toute l'activité et l'agitation déployées à l'extérieur n'est-elle pas nécessairement l'indice d'une émotion bien forte dans la conscience. Le tempérament hystérique est le terrain de prédilection de ces phénomènes d'équilibre instable ; un hystérique peut donner les marques de l'aversion la plus vive et la plus déterminée pour une ligne de conduite, et l'instant d'après s'y jeter tête baissée avec des marques non moins vives d'emballement.

2) **Par excès d'impulsion**. — Les mêmes phénomènes d'activité désordonnée et impulsive peuvent, d'autre part, se rencontrer chez des gens dont les tissus nerveux conservent leur tonalité ordinaire, et dont les inhibitions ont un coefficient normal, sinon même un plus grand : c'est qu'alors *les impulsions acquièrent une énergie extraordinaire.* L'occasion qui n'eut déterminé chez d'autres que la suggestion passagère d'un acte possible, détermine ici l'obsession tenace d'un acte nécessaire. Les ouvrages qui traitent de la folie sont pleins d'exemples de ces idées fixes et morbides, et des luttes désespérées que leur livrent leurs malheureuses victimes, suant l'agonie à se débattre contre un torrent qui finit par les entraîner.

Un homme sain ne saurait imaginer jusqu'où peuvent s'exalter les désirs d'un dipsomane, d'un opiomane, ou d'un homme adonné au chloral. Écoutez ces confessions de dipsomanes, que je cite au hasard. « S'il y avait dans un coin d'une chambre un flacon de rhum, et, entre moi et ce flacon, la mitraille ininterrompue d'un canon, je ne pourrais m'empêcher de traverser cette mitraille pour avoir le rhum. « « Si je me trouvais avoir une bouteille d'eau-de-vie à ma droite et le trou de l'enfer à ma gauche, avec la certitude d'être précipité dans l'enfer aussitôt que j'aurais touché à la bouteille, je ne pourrais m'empêcher de la prendre. » Le docteur Mussey, de Cincinnati, rapporte les cas suivants. « Il y a quelques années, un ivrogne fut placé dans un hospice de cet État. Les premiers jours il imagina, pour se procurer du rhum, tontes sortes d'expédients, dont pas un n'eut de succès ; à la fin, il en découvrit un qui réussit. Il se rendit dans la grange au bois, mit une main sur le bloc et se la trancha d'un coup de hache porté par l'autre main. Puis il courut à la maison avec son [586] moignon tout sanglant, en s’écriant : « du rhum, du « rhum, ma main est coupée ! » Dans la confusion et le désarroi du moment, on lui apporta un bol de rhum : il plongea le membre mutilé dans le liquide qu'il but ensuite avidement, en poussant ce cri de

triomphe : « maintenant, j'ai ce que je voulais ! » Le docteur J.-E. Turner cite le cas d'un homme qui, au cours d'un traitement contre l'ivresse, trouva le moyen, en quatre semaines, de boire en cachette l'alcool de six bocaux contenant des pièces anatomiques. Comme on lui demandait pourquoi il avait commis cet acte répugnant, il répondit : « c'est plus fort que moi : je ne « saurais pas plus m'empêcher de boire qu'empêcher « mon cœur de battre [2]. »

L'idée fixe n'est pas nécessairement toujours aussi horrible ; mais elle peut durer toute la vie. Tel malade, par exemple, se sent toujours les mains sales, et ne peut s'empêcher de les laver sans cesse. Cependant elles sont propres, et il le *sait ;* mais il ne les en lave pas moins, pour se débarrasser de son obsession. L'instant d'après elle revient ; et le malheureux, qui ne se fait au reste pas d'illusion, finira par passer toute la journée au lavabo. Ou bien ce seront ses vêtements qui lui feront l'effet de n'être pas « bien mis », et il ne fera que les enlever et les remettre deux et trois heures durant. Presque tout le monde est plus ou moins exposé à de ces accidents-là : à qui n'est-il pas arrive, sitôt au lit, de se demander s'il n'a pas oublié de fermer la porte de l'appartement ou le bec de gaz ? On se lève alors la plupart du temps, moins pour être convaincu de la réalité de l'oubli, que parce qu'on ne voit pas d'autre moyen de chasser mi doute énervant et de s'endormir ensuite.

**Volonté « obstruée ».** — Nous avons examiné jusqu'ici les cas où il y a défaut d'inhibition ou excès d'impulsion ; nous allons maintenant étudier les cas, tout à fait opposes, où il y a excès d'inhibition ou défaut d'impulsion. Nous avons tous fait l'expérience do cet état, décrit page 282, où la volonté perd pendant quelque instant son pouvoir de concentration, et ne peut absolument fixer son attention sur un objet déterminé. Nous restons alors sans rien faire, le regard fixe et perdu ; rien n'est à vif dans notre conscience, ses états demeurent enveloppés d'une brume épaisse qu'ils ne sauraient déchirer : ils sont présents et inefficaces. Toujours quelques états sont ainsi présents et inefficaces dans une conscience normale ; mais presque tout le contenu de la conscience peut en venir là, dans certains cas de grande fatigue et d'épuisement. On a alors affaire à une apathie qui ressemble fort à *l'aboulie* des cliniques, c'est-à-dire à un symptôme de maladie mentale. La santé de la volonté, nous l'avons déjà dit, requiert à la fois une claire perception du parti à prendre, et l'obéissance de l'action à cette perception-là. Dans l'état morbide dont nous parlons, l'intelligence peut conserver toute la clarté de son regard ; mais, ou bien l'action manque à se produire, ou bien, si elle se produit, elle manque à suivre la direction de l'intelligence.

---

2 Cité par *G.* BURR, *Insanity of Ebriety,* dans *N.Y. Psychological and Medico-Legal Journal,* déc. 1874.

De là ce déséquilibre intérieur, dont un poète a donné ta formule classique : « *Video meliora proboque, deteriora sequor* ». Tout le drame moral de la vie tient essentiellement, et presque uniquement, à cette rupture du lien naturel qui doit enchaîner la perception de la vérité et l'action, à cette impuissance de réaliser à vif certaines idées et de leur conférer l'efficacité. Car ce n'est pas tant dans leurs façons de sentir el de penser que les hommes diffèrent. ; et on aurait tort de conclure de la diversité de leurs conduites [588] à la diversité de leurs idéaux ou de la conception pratique qu'ils s'en font. On ne trouverait guère de meilleurs sentiments, ni une conscience plus vive et plus constante de l'abîme qui sépare le bien du mal, que chez les pauvres êtres irrémédiablement tombés : rêvasseurs, ivrognes, idéologues, ratés, etc., dont toute l'existence n'est qu'une longue contradiction entre la pensée et l'action, entre une intelligence ferme et droite et un caractère faible et boiteux. Personne ne goûte comme eux aux fruits de l'arbre du savoir : en fait de connaissances morales, les Philistins prospères et rangés qu'ils scandalisent ne sont auprès d'eux que des enfants à la mamelle. Mais ces connaissances ne sortent point de l'arrière-fond de la conscience, où elles ne font que gronder, grommeler et geindre, s'épuiser en distinctions, commentaires, protestations, désirs et demi-résolutions, sans pouvoir jamais produire une résolution franche, impuissantes qu'elles sont à quitter le mode mineur pour le mode majeur, le subjonctif pour l'impératif, à rompre enfin le charme qui les paralyse, pour prendre virilement en mains le gouvernail de l'action. Un Rousseau, un Restif vous feraient croire que, dans des caractères comme les leurs, toute l'efficacité impulsive est accaparée par les motifs bas ; l'action suit toujours ces motifs, comme un train suit toujours la voie de droite. Cependant, des motifs plus élevés sont là, et en abondance : mais ils sont la voie de gauche sur laquelle le train ne s'aiguille jamais ; et jusqu'au bout ils seront la sans qu'on les utilise. Leur influence sur la conduite est exactement celle qu'aurait sur un express filant à toute vapeur un piéton arrêté sur son passage et qui demanderait à y monter. Le sentiment de cette impuissance, sans cesse accru par des expériences où les bons sentiments n'aboutissent qu'à de mauvaises actions, est bien le viatique le plus amer [589] qu'un homme puisse savourer tout le long de cette vallée de larmes.